



Un monde en filigrane

par Gérard Noiret (La Quinzaine littéraire N°1071, 1er novembre 2012)

“*Un couteau sans lame à qui manque le manche*”. Cette conjonction particulière de mots qui nous rend mentalement tangible un quelque chose qui n'existe pas est un bon exemple des pouvoirs d'une certaine poésie. C'est dans la filiation de cet aphorisme que se situent les poèmes de *Comme si de rien*.

*Il continue même s'il s'arrête.
Comme la montagne, comme le temps.
Ce qu'il cherche il ne l'a jamais su.
L'espace n'est plus l'espace.
Autrefois était un silence habité.
Aujourd'hui est une rumeur vide*

16 août

Dans cette petite centaine de textes, Jacques Ancet s'est donné pour contrainte de créer avec six vers l'impression d'une fenêtre par laquelle un être – qu'on devine ayant dépassé une épreuve douloureuse et s'étant reconstruit dans la méditation – saisit jour après jour les manifestations d'un monde en filigrane. À une certaine légèreté, on sent que l'auteur, même s'il passe par la fiction d'un monde en dehors de notre réalité, ne cherche pas à nous rendre dupes. Il ne veut pas nous faire oublier que la réalité dont il parle est postérieure à l'acte d'écrire et n'existe que dans et par lui. La cohérence et l'élan qu'il trouve dans cette fiction lui permet d'aller encore plus loin.

*Il voit la table, la chaise et le buisson.
Rien d'autre. Il entend un cri quelque part,
une sorte d'appel, mais sans voix.
Il se ronge les ongles, se lève,
traverse le jour. La montagne le suit
comme une ombre et son immensité qui souffle*

5 septembre

Le poète n'est pas un mage qui révèle aux autres une dimension inaccessible au commun des mortels mais un écrivain qui, après quarante années de travail, sait incorporer le silence et le presque rien au langage pour qu'il puisse continuer à inventer, à inciter à plus d'exigence. Traducteur de Jean de la Croix et de Borges, auteur de près de quarante recueils, Jacques Ancet est capable de créer des énoncés qui font que le français de chaque jour en dit plus (en faisant moins de bruit), de ciseler des assemblages de notations qui inventent du plausible et un beau qui n'a pas besoin d'une référence pour exister.

*Il revient au chêne, à la clôture
au clair et à l'obscur. À ce qu'il
ne sait pas dire mais qu'il voit, là,
entre l'herbe et le ciel, à bout de regard,
quelque chose, un geste si rapide
que tout reste immobile, comme pris de stupeur*

2 avril

Tout est évident plus que compréhensible dans ces poèmes, qui tiennent parce qu'ils sont subtilement écrits contre l'ordre et le rythme du langage de la communication. Cette démarcation ne se manifeste pas par une fureur ou un saccage, mais par un signe de ponctuation (ou son absence comme c'est le cas à la fin de chaque texte), un paradoxe, un subtil ralentissement imposé à la lecture par la coupe d'un vers différente de la précédente.

*Le passé s'est remis à peser. Lui sent
s'éloigner la lumière. Il ne voit
que l'étrange distance qui le sépare
de ce qu'il est. Il voit sa main se tendre. Ses yeux
ne reconnaissent plus les objets. Il reste
pétrifié comme en proie au serpent*

22 juin

Si Jacques Ancet s'est depuis longtemps fait connaître par son œuvre poétique, par ses proses

et par ses traductions (il se bat depuis de nombreuses années pour rendre accessibles les grandes voix de la culture hispanique), la collection qui l'accueille souffre encore d'une confidentialité qui ne correspond aucunement à la qualité des textes qu'Alain Freixe qui la dirige a su sélectionner. On peut espérer qu'avec ce huitième titre (le septième étant *Bienvenue à l'Athanée* de Daniel Biga) elle obtiendra l'audience qu'elle mérite !

Comme si de rien L'Amourier éditions 2012
par Antoine Emaz (Site Poezibao, août 2012)

(...) Un autre ouvrage de Jacques Ancet est paru aux éditions de L'Amourier. Le projet de ce livre est donné dans un court texte liminaire : *Journal, dit-on. Oui, si dans "journal", c'est "jour" qu'on veut entendre. Écrire le jour, ses odeurs, ses lueurs, ses rumeurs. (...) Chaque poème est comme une fenêtre. Un petit rectangle de mots qui donne sur ce qu'on ne sait pas.* (p.7) La forme d'écriture varie donc : de courts poèmes datés du 10 juillet 2006 au 23 juin 2007. Mais on remarque aussi, dès ce texte introductif, la continuité poétique avec *Travaux de l'infime* : l'expérience du non-savoir reste centrale. Un terme revient par trois fois dans le livre (pp.10-35-89) et me semble quelque part le signer : la "stupeur". Ce journal est une collection de moments d'effarement : le temps se distend, l'espace est instable, l'identité se perd... D'où la grande abondance de phrases interrogatives. On pourrait parler des poèmes comme de décollements de rétine : l'environnement habituel bascule, devient problématique, étranger. *Qu'est-ce qu'on cherche ? Dans les yeux il y a / un coin de pelouse tachée de soleil. / Quelques feuilles se balancent, à peine. / On est là, mais pourquoi ? Le corps un instant / reste en équilibre entre hier et demain. / Les choses, soudain, sont leur attente* (p.92).

Ajoutons peut-être qu'il y a dans *Comme si de rien*, à la différence de *Travaux de l'infime* et alors que les deux livres naviguent dans la même zone frontière d'être, une part plus sensible de heurt, d'échec. Le livre s'ouvre sur ce vers : *Il ne sait plus faire. Plus du tout* (p.9). Et le même constat se poursuit par la suite : *Il a cru pouvoir dire. Mais non.* (p.12). *Écrivant la date, il sait qu'il ne pourra l'habiter, qu'il est déjà trop tard.* (p.23). *Il se dit que plus. Qu'il ne va plus pouvoir.* (p.39). La force de ce livre tient à sa résistance durable face à l'obstacle : l'absence de mots qui diraient, porteraient, en finiraient avec l'expérience vécue. Là, on peut faire *comme si de rien*, mais on vérifie une fois de plus l'affirmation reverdyenne : *La poésie n'est pas un simple jeu de l'esprit.* Elle est un combat ; et la grandeur d'un poète n'est pas de vaincre à tous les coups, mais de continuer à interroger sa part d'être et de langue.

Les deux derniers recueils de Jacques Ancet s'inscrivent dans une démarche d'écriture qui revient obstinément sur le décryptage d'un rapport au monde à la fois lumineux et obscur. Le réel est là qui s'impose mais le mystère demeure. L'angoisse s'insinue, trouble la jouissance de la beauté offerte. *Comme si de rien* et *Les travaux de l'infime* tiennent du journal du regard plutôt que du journal intime mais l'infime et l'intime tissent là un dialogue permanent sans le relief d'événements forts ou anecdotiques qui rompraient la monotonie des jours. Au contraire, ce sont les sensations immédiates qui requièrent l'attention du poète, la succession de fragments épars inscrits dans l'encadrement de la fenêtre, des tableaux instantanés saisis derrière la vitre ou dans l'embrasure de la porte, un passage d'oiseaux, le bruit de la pluie, autant de *traces qui se perdent*. *Moins encore, ce miroitement évaporé que le corps devenu écoute, regard* essaie de retenir dans le blanc de la page, fixé ou obscurci dans l'encre des 95 sizains : *Chaque poème est comme une fenêtre. Un petit rectangle de mots qui donne sur ce qu'on ne sait pas.*

La prise de parole est le pari immédiat du vivant, le pari du présent contre toute spéculation sur un au-delà illusoire : *Ombre et lumière s'affrontent / encre et vapeur blanche. Il ne va pas se taire.* Reste à décrypter ce réel qui sans cesse échappe : *La contradiction / n'est qu'une vérité dans sa gangue, / le suintement d'une lueur à la / couture de la lumière et des ténèbres.* Cet exercice obstiné du regard ricoche d'un texte à l'autre sur le mode des variations pianistiques et la petite musique prosodique s'empare du lecteur comme pour suivre au plus près cette quête non préméditée, sans objet défini : *Il revient au chêne, à la clôture / au clair et à l'obscur. À ce qu'il / ne sait pas dire mais qu'il voit, là, / entre l'herbe et le ciel, à bout de regard...* La détresse souvent surgit de la beauté même, et la plénitude apparente vacille, renvoie comme en écho la vanité de tout effort de langage, ascèse dans le souffle : *Je fréquente les jardins. Je vois passer la vie [...] Elle a / ce qu'on ne voit pas. C'est là tout près. / Je lui fais signe: elle ne se retourne pas.* Et cette litanie des variations quotidiennes laisse le lecteur sur la fugacité de ce réel sans cesse mouvant, échappant aux sens, comme ce *jour que [les] yeux [du locuteur] ne reconnaissent pas.* Dans *Les Travaux de l'infime*, Jacques Ancet réunit trois recueils sous le titre du premier ensemble. Suivent *Portraits sans visages* et *Pour ne pas finir*.

La parole surgit de l'affût du silence. Le monde qui à nous s'est ouvert se refermera irrémédiablement sur nous. Ce sens du tragique consubstantiel à la précarité de l'être appelle ici une rébellion tranquille plutôt que les cris et les larmes. La langue s'impose comme un rituel de survie, rempart de papier palpitant à la difficulté d'être. Avec des jeux de reprise anaphorique sans le martèlement des vers d'un Péguy ou des versets d'un Saint-John Perse mais qui disent cette tension continue de l'être en éveil : *Le jour insiste...* Et cela revient, appelant l'inventaire sans début ni fin du visible, comme preuve évidente de vivre encore : *Le jour insiste. Le chaos vient. / D'ici à la chargeuse jaune là-bas, / tabouret, radiateur, vitre, feuilles, tronc / construisent l'espace au pied / de l'ombre. Giclée d'oiseaux, / feuilles qui tremblent : on est là / au bord de vivre – au bord de mourir.* Cette écriture du constat, du repérage, ce parti pris des choses nommées refuse aussi bien le flou artistique que l'attraction lyrique. Chaque fragment du jour est cristallisation de l'instant, addition de petits riens opposés au néant... Dans une séquence forte de courtes proses intitulée *Portrait pour un silence*, Jacques Ancet rend une fois encore hommage à son ami Henri Meschonnic, poursuivant le dialogue post mortem : *Il roulait son silence devant lui, sa boule de langage où se mêlent plissements hercyniens, décharges, crépuscules, douleur et cet imperceptible où il posait l'oreille. Il disait : je suis le bousier du temps. Je pousse mes millénaires devant moi, tous mes millénaires [...] Et l'impossible avait ses yeux.* Ancet confie enfin sa reconnaissance au cœur même de sa propre écriture : *Les mots qu'on trouve, ce sont les siens.* Et de mêler proximité langagière et coïncidence cosmique dans le mouvement final : *On se dit qu'alors on pourrait peut-être le rejoindre,*



avoir ses paroles dans la bouche et passer avec lui de vie en vie, de monde en monde. D'autres portraits en forme d'énigme esquissent le mystère des choses et des lieux, l'errance du regard qui se perd entre proches et lointains, entre le tangible et le néant : Rien le rien qui nous traverse. Rien ces mots prononcés qui, un instant pourtant, disent que ce n'est pas rien.

Pour ne pas finir réunit des aphorismes et pensées sur le mode de l'introspection. Manière de se livrer sans trop dire, écrire ce qui paraît impossible à dire à voix nue : *Pour ce qui vient toujours – ce qu'on ne dit ou ne dit pas. Pour ce qui s'éloigne.*

Dans les dessins d'Alexandre Hollan, grisés de brumes et veinules, aux formes évanescentes, végétales ou minérales, entre naissance et disparition, une grâce mélancolique surgit, apporte à cet ouvrage élégant, édité avec soin, une tonalité tellurique...

Plutôt qu'une succession de recueils, c'est une voix qui continue *mezzo voce*, de creuser, familière et pudique, à contre-silence... Le trop-plein du monde taraude le manque existentiel, érode l'élan vital. Jacques Ancet transcrit en pointillé, sans trêve, ce rien du présent capté au jour le jour dans son mouvement perpétuel...

